Document generated on 10/12/2024 1:17 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'apaisement

Simon Brousseau, *Synapses*, Montréal, Cheval d'août, 2016, 115 p.
Simon Brousseau, *Les fins heureuses*, Montréal, Cheval d'août, 2018, 204 p.

David Bélanger

Number 137, Spring 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90685ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bélanger, D. (2019). Review of [L'apaisement / Simon Brousseau, *Synapses*, Montréal, Cheval d'août, 2016, 115 p. / Simon Brousseau, *Les fins heureuses*, Montréal, Cheval d'août, 2018, 204 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (137), 79–84.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

rapides, des chirurgies esthétiques ou des courriels haineux. Bien sûr, l'auteur n'est pas tenu de présenter ce qui est d'actualité, même en cinq cents récits. Mais on pourrait se croire dans une France du siècle passé.

Au programme : handicapés, obèses, ratés, putes, frustrés, violents, divorcés, abuseurs, cocus, masturbateurs et maniaques sexuels en tout genre. Rien de sensuel ni de confortable. Aucun personnage engagé ou altruiste. Place aux bernés, aux insatisfaits, aux déprimés.

En définitive, bien que la facture de ces nouvelles soit brillante, il serait préférable de les parcourir à petites doses, pour mieux digérer les nombreux drames qu'elles relatent.

Jean-Pierre April

L'apaisement

Simon Brousseau, *Synapses*, Montréal, Cheval d'août, 2016, 115 p.

Simon Brousseau, *Les fins heureuses*, Montréal, Cheval d'août, 2018, 204 p.

Avec son premier livre, *Synapses*, Simon Brousseau donnait à la nouvelle brève une véritable ampleur : formés d'une phrase s'étendant en un paragraphe d'une quinzaine de lignes, ses textes réussissaient à ficeler une trame — bien que minimale — et à répéter l'expérience sur plus de cent pages, à raison de deux nouvelles par page… L'exercice avait de quoi impressionner. Exercice, voilà un terme réducteur : en vérité, Brousseau façonne un genre, à mi-chemin entre la nouvelle et la maxime. Chaque phrase se déploie sur une situation initiale qui peut également servir de présupposé : « Quand vous avez commencé à vous fréquenter ton mari et toi, vous buviez chaque fois que vous vous voyiez, et tu regrettes de l'admettre, mais l'homme que tu aimes, c'était cet homme saoul, infiniment plus rieur et affectueux que le professionnel un peu terne avec qui tu cohabites […]. » (p. 76) Ce présupposé se dénoue ensuite sur une situation

finale faisant office de conclusion, voire de morale dans l'esprit de la maxime : « […] il ne semble pas s'intéresser à ton corps qu'il ne caresse que du bout des doigts, tandis que dans l'ivresse il te fait l'amour comme s'il voulait te dévorer et te rappelle, par ses grognements, l'ardeur animale de vos vingt ans. » Une telle microfiction, à l'instar de toutes celles fondant *Synapses*, raconte autant qu'elle pense : au-delà du *drame*, se résumant à la déconvenue de l'amour une fois versé dans le quotidien, se déploie une réflexion sur la domestication des pulsions dans notre capitalisme tardif, *professionnalisant* les sujets, faisant *cohabiter* les êtres. Se tient là, itérée, la chronique des impensés du quotidien à l'époque contemporaine. Mais le sérieux d'une telle entreprise, par son effet d'accumulation, devient vite amusant. C'est que, outre l'humour de Simon Brousseau, se jouent dans la forme de ces fragments moult renversements, assez proches des paradoxes de La Rochefoucauld. À chaque fragment, on réalise ce qui se terre derrière la condition initiale du quotidien, on voit surgir les hontes enfouies, l'indicible, et on rit, trop heureux de reconnaître dans cette syntaxe l'envers du récit de sa propre vie.

Les fins heureuses, le second livre de Simon Brousseau, revisite ce ton, sans toutefois en adopter la forme. Les nouvelles, cette fois, s'étendent sur plusieurs pages, les récits se déploient par phrases courtes, dans une prose parfois disharmonique, un style dénudé : les formules sophistiquées attendues et comme exigées par l'univers littéraire sont remplacées par des propositions étonnamment banales, tendues au lecteur avec une sorte de proximité gauche. L'incipit en propose un exemple convaincant : « Un soir de juin 2016, il m'est arrivé une mésaventure qui m'a semblé avoir sa place auprès des histoires qui composent ce livre. Je vous la raconte telle que je l'ai vécue, en souhaitant qu'elle vous dispose à lire mes *Fins heureuses* dans l'état d'esprit dans lequel je me trouvais en les écrivant. » (p. 9) Plaçons-nous

d'emblée au-dessus des questions du *bien* ou du *mal écrire* : ce passage est traversé par une quotidienneté — « telle que je l'ai vécue » —, une redondance — « dans l'état d'esprit dans lequel » —, un prosaïsme — « qui m'a semblé avoir sa place ». Dans le même élan, toutefois, ce texte inaugural nous indique un véritable « esprit d'écriture » qui dépasse, réalise-t-on, la simple anecdote qu'il nous livre alors. Simon Brousseau réussit dans ses livres ce que peu de projets littéraires tentent véritablement : il *impose* tout à la fois une manière et une matière. Sans revenir à la classique union épiphanique du fond et de la forme, je veux souligner par là qu'on reconnaît très vite la justesse de ce ton étrangement atonal pour déplier les histoires des *Fins heureuses* — histoires elles-mêmes expurgées de lignes fortes, dramatiques, d'ascensions et de chutes. Le banal, le gauche, prennent force de signes ; on assiste, fasciné, à une mise à distance joueuse de la sophistication lettrée pour entendre des voix modestes, doucement honteuses de s'exprimer, de participer ainsi à l'air du temps.

Dans cette première nouvelle, précisément, Simon Brousseau nous raconte son effroi devant le jeu de son chat, Kafka : dans son appartement, en ville, une souris s'est infiltrée, devenant dès lors la proie du félin : « Il la mordille, la jette par terre, lui donne des coups de griffes, la laisse prendre ses distances puis la saisit à nouveau. La pauvre veut s'enfuir et le chat nourrit ses espoirs, lui laisse faire quelques pas avant de la ramener d'un coup de patte. Elle est beaucoup plus petite que je ne le croyais ; Kafka pourrait l'avaler d'une bouchée. Le mieux est de laisser les choses suivre leur cours. Il finira bien par tuer la petite bête. » (p. 11) Toutefois, ainsi va le sadisme des animaux, le chat ne tue pas sa proie, il en fait sa chose, poursuivant le jeu toute la nuit : « Petit gars de la ville, je n'ai jamais su accepter la violence du règne animal ; pour moi, un chat qui torture une souris illustre la dureté de la vie, sa violence gratuite. » (p. 12) En vérité, ce texte révélateur nous dispose à lire *Les fins heureuses* comme des antidrames, ou, pour mieux dire, comme des drames véritables,

ceux qui recèlent la dureté de la vie, ceux qui dépassent les vaines dramatisations pour atteindre une vie dramatique par nature. Cette matière, Simon Brousseau gagne à l'exprimer dans une écriture imperméable aux effets de toges.

Entre les dilemmes éthiques d'un manifestant au printemps 2012, la honte d'une mère devant les égarements confusément révolutionnaires de son fils ou la tension entre deux nageurs fréquentant la même piscine publique, nous avons droit à ces drames sans drame, routine à peine dérangée, petits détours narratifs dans l'arc prévisible des vies contemporaines. Deux exemples de nature différente en illustrent l'esprit. Une nouvelle d'abord, au titre explicite : « Un peu d'époussetage ». Dans ce texte, un homme, dînant seul dans son appartement, constate soudain « l'épouvantable couche de crasse qui recouvr[e] la fenêtre de [la] salle à manger » (p. 125). Après avoir laissé l'idée macérer, mesuré la détérioration inévitable que le lieu avait dû encaisser depuis l'emménagement, il décide de prendre les choses en main et de s'attaquer au « laisser-aller ». Aussi se lance-t-il dans un ménage névrotique capable de redonner à l'appartement son odeur et son lustre d'origine. L'activité est décrite avec un joyeux dynamisme : « J'ai frotté avec frénésie, systématiquement, afin de n'oublier aucun racoin, si bien qu'à la fin je me suis retrouvé avec une ampoule dans le creux de la main. » (p. 128) Il est aisé de partager ce souverain désir de propreté. Le texte inspire ainsi l'empathie permettant d'éprouver avec le protagoniste l'agréable texture du « sol net », et la satisfaction « du travail accompli » (p. 129). Bientôt, la conjointe revient du travail et constate l'agréable propreté du lieu, et de la fenêtre en particulier : « [Elle] a lancé à la blague que la vitre était si nette que tous les oiseaux du quartier viendraient s'y rompre le cou. » (p. 129) Quelques autres saillies complices permettent de nouer parfaitement ce bonheur, bien que nous apprenions aussi, émergeant de cette sérénité, que le protagoniste ne peut nettoyer l'appartement qu'en raison de son récent licenciement. Cette fin de nouvelle indique le désamorçage constant dont procède l'écriture de Brousseau.

Rien n'arrive vraiment lors de l'intrusion de la souris dans l'anecdote liminaire, les animaux et leur instinct sadique, les animaux et leur attitude coutumière agissent simplement. Rien n'arrive ici non plus, le chômage n'étant ni problème ni crise ; au contraire, il s'offre comme une occasion pour remettre de l'ordre dans le désordre qu'entasse le quotidien. On ne peut réduire cette nouvelle à une sorte d'optimisme joyeux, toutefois. Un drame s'y déploie véritablement, lisible dans l'oisiveté du protagoniste que le texte ne travaille pas à problématiser, mais qui nous paraît problématique — on se demande, au gré des tâches domestiques, que peut-il bien faire dans la vie ? Au contraire du terne professionnel qu'on a croisé dans *Synapses*, on a dans « Un peu d'époussetage » un homme affranchi, dont l'occupation fait l'objet d'une décision raisonnée ; cet homme libre, loin de nous conforter, appelle toutes les interrogations. Le drame prend alors cette forme, *a contrario* : on devine que cette situation d'apaisement est une exception dans la vie de ce personnage, on croit deviner que la routine reprendra ses droits, que le terne, le sale, tout ce qui empêche la lumière d'entrer, bel et bien reviendra.

Un dernier exemple. Le livre propose, entre les nouvelles, quatre blocs d'« *E*-Confessions » présentant des confessions anonymes lancées dans la mer du Web à propos de petites hontes intimes. Ces segments renouent avec l'esprit de *Synapses*, proposant une pertinente continuité : ce sont des confessions fragmentaires qui, sans se résumer à une phrase, se gardent de développer quelque contexte ou même quelque apport narratif. La scène d'énonciation proposée, l'anonymat du Web, est symptomatique de l'époque ; elle appelle son lot d'ingratitudes, d'inconséquences, de lâchetés. Si on rit, comme devant *Synapses*, c'est surtout parce qu'il est facile de partager ces hontes ; la « gaucherie » maîtrisée de l'écriture de Brousseau rend particulièrement justice à l'épaisseur de ces discours. Pour ne livrer qu'une seule de ces confessions, aussi bien prendre la plus ténébreuse : un homme raconte un incident ayant eu lieu à la brûlerie en

face de chez lui. Il est allé y commander du café, jetant son dévolu sur un éthiopien, sans spécifier cependant qu'il ne le voulait pas équitable « croyant qu'il était évident [qu'il] souhaitai[t] l'autre sorte, mais la jeune caissière ne l'a pas entendu de cette manière » (p. 165). L'imbroglio, affreusement banal, se creuse cependant, car le protagoniste persiste dans son choix : « [...] plutôt que de payer un dollar de plus sans faire d'histoire, je lui ai signalé son erreur » (p. 165). Le café étant déjà moulu, on lui remet le sac d'équitable quand même, mais avec mépris et sans qu'il ait à débourser le coût supplémentaire pour ce choix éthique. Le narrateur conclut sombrement : « Je boirai le contenu du sac jusqu'à la dernière tasse, conscient que chaque grain me condamne. Et même si j'achèterai par faiblesse du café équitable la semaine prochaine, je sens que j'ai laissé gagner aujourd'hui une facette de mon être dont j'aurai du mal à me défaire. » (p. 165) Il faut voir comment agit le contraste dans cette anecdote : le protagoniste est projeté dans une honte dérisoire, quasiment irracontable, elle le mine pourtant et induit toute une violence, celle entre soi et l'image de soi. Dans une autre fiction, on aurait aperçu le protagoniste sautant à la gorge d'un client trop pressé pour lui fracasser la tête sur le comptoir ; chez Brousseau, les coups de sang sont contenus, tout se passe doucement, dans la « dureté de la vie » mais sans sa « violence gratuite » (p. 12).

Le titre du recueil de Simon Brousseau contient déjà une proposition sur son art de la nouvelle. Moins la chute qu'un apaisement. Moins la surprise que l'adhésion. Moins un travail sophistiqué sur la fiction que l'exploitation brute de nos usages, de nos manières de vivre — nous en ressortons comme surpris d'y adhérer aussi complètement.

David Bélanger